

### Sujet de la séance : *Devenir c'est créer (suite)*

L'artiste, comme le théologien, travaille sur une mémoire, avons-nous dit à la précédente séance. Ceci au double sens où il se souvient lui-même et laisse aux autres un souvenir de lui. Cette transmission, entièrement habitée de chaque subjectivité qui en constitue l'occasion et le relais est à l'image du temps. Elle est même la temporalité propre de la création artistique qui ne cesse de puiser dans la mémoire commune pour l'enrichir de réalités nouvelles qui vont nourrir la mémoire d'autres. Comme une sorte d'ouverture à tous vents du temps, dont on voit bien qu'il n'est en rien réductible aux conceptions différentes qu'en ont les cultures et les pensées de par le monde, si influentes soient-elles sur les réflexes premiers de la psychologie et de la sensibilité. Temps cyclique des chinois, temps linéaire des occidentaux, temps mesuré des grecs, temps fléché des chrétiens ? Ce qui importe en art est moins ce qu'est le temps que de vivre l'interrogation que font naître les traces de son passage, leur disparition, leur réemploi, l'implication de soi comme acteur du devenir de la mémoire commune, entre dépendance communautaire et liberté souveraine. (Mais peut-être ce ne sont là que pensées très christiano-occidentales...).

Prenons la proposition de Kealan Lambert, dans le petit film, où il donne à voir un objet flottant dérisoire, bricolé à partir d'éléments végétaux (coques de noix, citrons, tiges) et d'un moteur élémentaire s'actionnant par la chaleur d'une bougie. La caméra accompagne sobrement l'embarcation fragile dans son itinéraire sans but, et tout autant imprévisible. L'analogie avec la condition humaine est si évidente, qu'elle n'a aucun besoin d'être soulignée (et ce n'est sans doute nullement le propos de Kealan). Le radeau de l'infortune peut à tout moment disparaître piteusement, ne pas fonctionner, couler, n'offrir qu'un spectacle sans intérêt. Il peut aussi nous surprendre, nous faire rire, nous attendrir. D'ailleurs c'est le cas. Un moment, il perd malencontreusement l'un de ses deux flotteurs, et, au lieu de s'immobiliser quelque part ou de sombrer, il se met à tourner en boucle, augmentant quelque peu sa vitesse, comme s'il était pris de désespoir et d'un commencement de panique, incapable de continuer sa route, et incapable de mourir, cherchant seulement à retrouver son membre disparu.

Cherchant en somme à se souvenir, à retrouver la joie disparue. Qu'est-ce qu'un accident ? Ici ce n'est qu'un « accident de parcours » comme on dit, l'expression est cependant lourde de sens. L'accident, qu'il soit ou non tragique, est ce qui sur-vient, ce qui semble venir de nulle part, et qui vient rappeler quelque cause dissimulée (la précarité, les aléas du temps, les limites de la maîtrise humaine sur le réel), autant dire un facteur essentiel pour la création artistique. A la pensée du hasard intervenant à plus ou moins bon escient dans la création, certains préfèrent l'idée de coïncidence. Dans les deux idées, s'entend l'ouverture de l'artiste à ce qui n'est pas maîtrisable et appelle seulement d'être assumé a posteriori. Le hasard, comme la coïncidence, se voit ou ne se voit pas, s'exploite ou non. Mais quand il est pris en compte, il enrichit la proposition d'une composante irremplaçable, celle de la réalité comme étant plus que celle que veut et décide la conscience singulière de l'artiste. Or, cette richesse de l'accident n'est rien d'autre que la remontée soudaine d'une mémoire perdue. Peut-on faire un pas de plus ? Une mémoire perdue (et on ne le sait que quand elle refait surface comme mémoire retrouvée et aussitôt transformée, ou dans un symptôme comme disent les psychanalystes), est une mémoire refoulée. Une mémoire refoulée et retrouvée exprime toujours quelque traumatisme sensible, une histoire de désir contrarié ou de chair blessée. L'art parle-t-il d'autre chose ? On peut alors écrire l'énigme de l'accident en forme de paradoxe : un hasard n'arrive jamais par hasard ; une coïncidence n'est jamais fortuite. On appose souvent l'adjectif « heureuse » au nom « coïncidence » et cela dit quelque chose sur le fait que le surgissement d'un événement pourtant inattendu, perturbant une situation qui semblait aller de soi, est en réalité attendu. Qu'est-ce qui fait que l'accident devient ainsi un hôte de passage, dont on sait par avance qu'il va modifier positivement le cours du temps, un hôte que l'on va par conséquent accueillir chez soi avec le sourire de la confiance et qu'assez vite on va décider de retenir plus longtemps ? La réponse pourrait être : parce qu'en fait, bien qu'il paraisse étranger et inconnu, nous nous souvenons de lui. Toutes les vraies rencontres amoureuses rejoignent cette curieuse expérience. La création artistique, de même, réinscrit la coïncidence dans ce qui n'a rien d'aléatoire. Soit qu'elle se contente de révéler ce qui apparaît mais pourrait demeurer non vu, soit qu'elle fasse toute une histoire de la récupération de l'accident, comme une sorte de défi aux puissances occultes soi-disant maîtresses du hasard, et dont il lui importerait de démasquer les ruses. Dans le premier cas, l'artiste se pose modestement en témoin du temps. Dans le second cas, il entend s'imposer comme maître du temps, quand bien même chacun sait, et lui aussi, qu'il ne s'agit que d'un jeu. Dans les deux cas, le rapport au temps est ce que vient interroger l'acte créateur, et son premier message sera toujours de dire que, quelle que soit sa capacité ou son envie de jouer, c'est le temps d'abord qui se joue de l'artiste. La création artistique n'en décide pas, mais il faut croire qu'elle y trouve son bonheur.